



Marie-Christine Helgerson

**Claudine de Lyon**

Flammarion jeunesse

*// J'en ai assez de recevoir des ordres.  
Je veux choisir pour moi. Je sais bien  
ce que je ferai : j'irai à l'école,  
j'apprendrai des tas de choses. //*

Dès 11 ans

## Les plus belles lectures du collège

Claudine a onze ans, elle travaille dix heures par jour dans l'atelier de son père, à tisser de la soie. Cette vie épuise la petite fille qui tombe gravement malade. Pour guérir, elle part à la campagne. Claudine veut retrouver la santé, elle n'a aucune envie de retourner à Lyon pour travailler. Ce qu'elle désire par-dessus tout, c'est aller à l'école et réaliser son rêve : savoir lire, écrire et surtout dessiner.

Illustration de couverture de Daphné Collignon.

CLAUDINE DE LYON

© Flammarion pour le texte et l'illustration, 1984  
© Flammarion, 2010  
© Flammarion pour la présente édition, 2019  
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris cedex 13  
ISBN : 978-2-0815-0365-6

MARIE-CHRISTINE HELGERSON

# CLAUDINE DE LYON

Flammarion jeunesse



## CHAPITRE 1

*LYON, DANS LE QUARTIER  
DE LA CROIX-ROUSSE,  
1881*

**B**istanclaque-pan ! Bistanclaque-pan ! Le jour n'est pas encore levé. Et pourtant, dans la rue, on entend déjà le bruit des métiers à tisser.

Claudine se passe de l'eau sur la figure, enfle sa blouse noire et saute sur sa banquette. Le gros rouleau sur lequel s'enroule le tissu presse son estomac. À onze ans, elle a déjà le dos voûté des canuts, car elle doit se pencher pour lancer la navette. L'un après l'autre, ses pieds poussent sur les pédales. Comme chaque matin, dès le petit jour, Claudine se met à tisser.

À côté d'elle, son père travaille sur un métier mécanique qui va beaucoup plus vite. Il est en train de tisser un velours en fil d'or, avec de grandes fleurs

mauves et rouges. Absorbé par son travail, il ne parle ni à sa fille ni à sa femme qui se prépare à partir.

Claudine, ce matin, est bien lasse.

Comme c'est monotone de tisser des mètres et des mètres de soie bleue unie, dix heures par jour !

Les métiers marchent tout le temps. Le soir, quand Mme Boichon rentre de l'usine, elle reprend le travail de sa fille, pendant deux ou trois heures, sous la lumière de la lampe à pétrole.

À côté de Claudine et de M. Boichon, il y a Toni, l'apprenti, un jeune homme de dix-huit ans. Il vit avec la famille et dort dans une soupenette aménagée dans la cuisine. Lui aussi connaît le rythme de la maison : travail, travail et travail. M. Boichon ne lui parle pas beaucoup, seulement pour lui donner des ordres ou des directives.

— Claudine, tu feras réchauffer la farine jaune pour midi, dit Mme Boichon, s'il n'y en a pas assez, rajoute de l'eau. Envoie tes frères chercher du pain et des gratons<sup>1</sup>. Et, pour ce soir, épiluche des choux.

Claudine guette un signe de sa mère. Pas même un au revoir. Toujours recevoir des ordres et les exécuter. Claudine pense : « Pourquoi travailler autant ? Pourquoi dans cette maison personne ne

1. Gratons : résidu de graisse de porc fondue.



se parle vraiment ? Tout le monde ne pense qu'au travail. Est-ce qu'il faudra que je vive comme Maman, avec un homme qui ne me parlera pas et que je n'aimerai plus ? »

Et le silence de l'atelier, avec les petits frères qui somnoient encore sur les matelas, devient si pesant que Claudine a besoin d'entendre sa propre voix et s'écrie :

— Qu'est-ce que je deviendrai en grandissant ?

M. Boichon, surpris par la voix de sa fille, répond en ronchonnant :

— Tu iras à l'usine, comme ta mère.

De nouveau un silence.

Claudine ne tisse plus. Elle met la tête dans ses mains. Puis elle saute en bas de la banquette, vient se placer devant son père et dit en se redressant :

— Non, j'irai pas à l'usine. J'irai en classe. J'apprendrai un *cuchon*<sup>1</sup> de choses. Dans le quartier, il y a des enfants qui vont en classe. Noémi y va. Pourquoi pas moi ?

M. Boichon fixe Claudine et lui envoie une gifle.

Claudine baisse la tête, grimpe à nouveau sur sa banquette.

1. Cuchon : beaucoup.

Soudain elle est prise d'une toux violente qui secoue son corps. Elle se lève et se retourne vers son père :

— Maman a l'air toute vieille. Elle est triste. On la paye mal. Elle ne s'amuse jamais. Moi, je ne veux pas vivre comme ça.

— On n'a pas le temps de faire les musards<sup>1</sup> ici ! Surtout en ce moment. On a des commandes pour deux mois. Moi, j'ai mon velours. Toni a son taffetas. Toi, ton uni. De quoi tu te plains ?

Il secoue Claudine par les épaules :

— De quoi tu te plains, hein ?

Claudine se met à tousser sans pouvoir s'arrêter.

— Ne viens pas nous faire des embiennes<sup>2</sup> ! hurle son père, Au travail !

Toni regarde la scène et n'ose pas intervenir.

Claudine s'est réfugiée près de ses frères qui se sont réveillés. Elle a le visage violacé, ses lèvres tremblent.

Toni se décide enfin à parler :

— Elle est malade, votre fille.

— Pas plus fatiguée que moi. Dans cette maison tout le monde bâche, c'est comme ça. Toi, Toni, si je te reprends à piailler quand ce n'est pas ton tour,

1. Musard : paresseux.

2. Embienne : difficulté.

je te fiche à la porte. Et tu peux dire adieu à la profession. Tu ne deviendras jamais compagnon. Et toi, Claudine, ne te plains pas ou je te fais travailler quinze heures par jour. Ça te calmera le sang.

Claudine essaie de maîtriser sa toux. Son dos lui fait mal et elle respire avec peine. Pourtant, elle se remet à tisser. La pièce de soie bleue doit être terminée dans trois semaines. Et il y a une pièce de soie verte à commencer tout de suite après.

Alors Claudine lance la navette. Et le bruit des métiers à tisser emplît de nouveau l'atelier. Bistanclaque-pan ! Bistanclaque-pan !

\*

Laurent, l'aîné des garçons, aide son petit frère à s'habiller. Il range la cuisine. C'est son travail. Puis il emmène Jean-Pierre faire les courses, sans se presser.

Les deux enfants passent leurs journées dans la rue. Ils s'amuse à faire flotter des petits bouts de bois sur l'eau qui coule le long des trottoirs. Ils jouent aux billes. Pour Laurent, c'est facile de gagner en trichant, Jean-Pierre est si petit qu'il ne s'aperçoit de rien. Tous deux lancent des cailloux dans des trous de murs. Et ils font des concours de toupies avec les enfants du quartier.

Dans l'atelier, il n'y a pas grand-chose à faire pour eux. Et leur père crie dès qu'ils s'agitent.

M. Boichon ne veut pas envoyer ses enfants en classe. Et surtout pas Claudine. Elle tisse vite et bien. Son salaire est utile à la famille. Laurent ? Il n'a encore que sept ans, mais M. Boichon a l'intention de le mettre au travail dans deux ans chez Nizier Véron.

Nizier Véron a un grand atelier avec cinq métiers mécaniques. Et depuis que beaucoup d'enfants vont à l'école, il manque de main-d'œuvre pour vérifier les canettes. Il est l'ami de M. Boichon depuis très longtemps et n'est pas jaloux des secrets de son atelier. Laurent fera donc son apprentissage chez lui.

M. Boichon veut que son fils aîné reprenne l'atelier, plus tard. Pour cela, il doit connaître tous les aspects de la profession.

Claudine pense avec rage : « Pourquoi pas moi ? Toni et Laurent deviendront de vrais canuts. Pourquoi pas moi ? Pourquoi je n'aurais pas le droit, moi, de faire quelque chose de difficile et de mieux payé que cette soie unie ? »

\*

Neuf heures. M. Boichon s'arrête pour prendre un bol de soupe avec Toni. Claudine n'a pas faim et ne veut pas manger.

— Viens donc avec nous, insiste Toni. Si tu ne manges pas, tu vas encore tousser et tu n'arriveras jamais à finir ta pièce. Tu n'es déjà pas bien grosse.

— Laisse-la, dit son père. Si elle veut faire sa mâchouilleuse<sup>1</sup>, ça en laisse plus pour les autres.

Claudine ne dit rien.

Et toute la journée, elle tisse sans s'arrêter, plus vite que d'habitude, pour passer sa rage sur quelque chose.

\*

Pendant le repas du soir, Claudine mange lentement.

— On t'a payée, aujourd'hui ? demande M. Boichon à sa femme.

— Oui. Mais ça va mal. On va monter encore une nouvelle usine de moulinage. En plus des deux usines de tissage pour les soies noires.

— Ils vont faire crever les canuts, avec leurs usines !

— Tu ne voudrais pas aller travailler comme cas-seur de pierres ou dans les mines ? On dit que ça gagne plus.

— Je suis canut, sacrée bugnasse<sup>2</sup> ! Et un bon canut ! Tu crois que Montessuy me laissera fermer

1. Mâchouilleuse : difficile.

2. Bugnasse : stupide, idiot.

ici ? Il ne va pas faire fabriquer son tissu en usine. Montessuy, il ne mettra jamais son nom sur des guenilles ! Tu veux que je crève, ou quoi ? Pour quatre sous de plus, tu voudrais que je travaille, comme une taupe, sous la terre. Qu'est-ce que tu as contre les canuts ? C'est les seuls qui savent faire ce qu'ils font.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu as contre l'usine ? Tu es bien content de les prendre, mes sous !

— Les usines, elles te traitent de la soie comme de la serpillière. Je suis canut, nom d'un rat ! Mon père l'était aussi. Tu ne vois donc pas que ce que je fais, c'est beau ? La preuve, Montessuy me donne du travail. Alors, ne viens pas m'asticoter avec des histoires de mines et de casseurs de pierres. Tu veux donc la tempête dans cette maison ? Baste ! Baste ! Sacrée niguedouille !

Autour de la table, tout le monde a le nez dans son bol. Personne n'a envie de pousser M. Boichon à bout. Lorsqu'il est vraiment en colère, il tape sur les enfants, Mme Boichon pleure et Toni s'en va faire un tour dans la rue.

Claudine, plus que jamais, désire partir d'ici. Mais pour aller où ?

Elle se remet à tousser, d'une toux sèche qui lui fait mal aux poumons. Elle quitte la table et va s'étendre sur son matelas. Elle s'enroule dans sa

couverture. Des bruits lui parviennent : le claquement sourd de métiers qui ont repris leur rythme ; une chanson qu'elle a souvent entendue *Ah ! ça ira, ça ira, ça ira...*, le miaulement d'un chat dans l'escalier, le rire d'un voisin, et, toutes proches, les voix de ses parents.

— Claudine, dit M. Boichon, ira à l'usine, si ça ne va plus ici.

— Elle est toute maigre. Elle tousse. Tu ne l'as pas remarqué, non ? Ça fait des mois que ça dure.

— Si elle est potringue<sup>1</sup>, mets-la donc en apprentissage chez les sœurs de Sainte-Elizabeth. Ça nous coûtera rien. Et en plus, on la paiera.

— Tu sais bien qu'on ne les paie presque rien. Les fabricants donnent du travail aux sœurs. Elles le font faire par les petites qui travaillent à s'en rendre malades.

— C'est rien que des femmes, là-dedans.

— Et alors, les femmes, si elles travaillent, elles n'ont pas le droit d'être payées ?

— Elle font du travail de femmes. On les paye. Ça suffit.

« Maman a raison, pense Claudine. Pourquoi les femmes n'auraient-elles pas le droit d'être autant payées que les hommes ? À l'usine, c'est la même

1. Potringue : maladive.

chose. Ils prennent des femmes pour les payer moins. Maman a commencé à travailler encore plus jeune que moi. Et dans quel état elle est, maintenant ! Fatiguée, malheureuse. Elle n'a plus le temps ni la force d'aimer. »

— Il faudrait mettre Claudine à l'école, dit Mme Boichon.

— Et qui fera son travail ? Toni et moi, on a de l'ouvrage à regonfle<sup>1</sup>. Le vieux métier, c'est bon pour l'uni. Et l'uni, c'est bon pour Claudine.

Claudine ne veut plus rien entendre. La tête lui tourne. Pleine de rage impuissante, elle s'efforce de ne plus penser à cet atelier où l'on décide sa vie pour elle.

Elle se tourne contre le mur et enfouit sa tête sous la couverture. Elle se mord un doigt presque jusqu'au sang et finit par s'endormir.

\*

Claudine rêve.

Elle se voit descendant les rues pavées de la Croix-Rousse. Il y fait sombre. Les hautes maisons

1. À regonfle : en quantité.



cachent le soleil. Elle est vêtue d'une longue cape de velours en fil d'or parsemé de larges feuilles mauves et rouges.

Sur les pas des portes, des femmes en blouses noires et grises murmurent :

— Qu'est-ce qu'elle vient fouiner par là, celle-là !

— On ne l'a jamais vue.

— Mais c'est la fille Boichon !

— Vous croyez que c'est la Claudine, cette petite maigriotte qui carcassait<sup>1</sup> tout le temps ?

— Elle a changé.

— Vous avez vu ! Elle porte sur le dos le velours de Montessuy !

La jeune fille monte un escalier en colimaçon. À tâtons, elle cherche une issue dans les murs sombres. L'escalier est sans fin.

« Je suis venue chercher mon père et ma mère. Je leur ai trouvé deux grands fauteuils en soie à rayures roses et bleues. Ils ont tissé toute leur vie. Ils ont besoin de se reposer. Moi aussi. Je veux me reposer avec eux. »

Dans la rue, des éclats de voix lui répondent :

— Une canuse qui veut se reposer ?

— Jamais vu ça !

— C'est une panosse<sup>2</sup>.

1. Carcasser : tousser.

2. Panosse : personne sans énergie.

La jeune fille, affolée, redescend l'escalier et se précipite dans la rue étroite. Elle court le long de la Saône.

Une voiture à cheval l'attend. Elle monte, claque la portière. Le cheval prend le trot à vive allure. La jeune fille se penche et regarde la Croix-Rousse avec ses maisons hautes, toutes serrées les unes contre les autres.

— Pourquoi y a-t-il des barreaux aux fenêtres ?

— Pour protéger les ateliers contre les voleurs.

— Pourquoi tout est si triste ?

— Ils travaillent dix à quinze heures par jour mais ils fabriquent des merveilles. Des soieries de lune et de soleil enroulées dans de grandes fleurs mauves et rouges.

— Alors, pourquoi ? Pourquoi ?

\*

Claudine hurle dans son sommeil :

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Sa mère se lève et allume la lampe à pétrole. Elle pose la main sur le front moite de Claudine. Puis elle prépare une infusion de tilleul et y ajoute quelques gouttes de menthe :

— Tu es malade. Bois. Ça te fera du bien.

Claudine avale une gorgée, serre la main de sa mère et enfouit de nouveau la tête sous la couverture.

— Elle est malade, Claudine ? demande Laurent qui s'est réveillé.

— Fais-les donc taire, dit M. Boichon. On ne se lèvera jamais à l'heure.

Et Mme Boichon pense : « Moi, je voudrais dormir demain, demain, et demain. »

\*

Sombre et silencieuse, Claudine est étendue sur son matelas depuis deux jours.

Aujourd'hui, c'est dimanche.

Mme Boichon fait le ménage dans la cuisine.

Toni est déjà parti. Il passe sa journée de liberté dans les cafés de l'île Barbe avec d'autres jeunes apprentis.

M. Boichon enlève la bourre de soie qui s'accumule dans les métiers. Son nettoyage terminé, il va retrouver Nizier Véron au café de la place Croix-Paquet.

Quant à Laurent, il attrape discrètement un verre dans la cuisine et annonce :

— J'emmène Jean-Pierre. On va faire un tour place Bellecour.

— Vous ne reviendrez pas trop tard, dit Mme Boichon.

Puis elle s'approche de Claudine :

— Si tu te levais ? On pourrait aller au parc ensemble.

Claudine ne répond pas.

— Tu fais ta tête de cochon, ou tu es malade ?

— ...

— Bon. Je m'en vais.

Et Claudine se retrouve seule dans l'atelier.

Elle se demande si elle devrait essayer de se lever, de tisser. Mais à quoi bon ? Pour quelques centimètres de plus sur le rouleau de soie bleue ? Son père ne les verrait même pas !

Elle s'assoit. Sa toux la reprend, accompagnée de la grande douleur dans le dos.

« Est-ce que je vais mourir ? Est-ce que je vais toujours mesurer ma vie en centimètres de soie ? Vivre avec un mari qui ira boire au café ? Marcher à petits pas avec des enfants qui ramasseront des feuilles mortes le dimanche après-midi ? »

Claudine a peur.

« Non, je ne veux pas mourir. Je veux aller à l'école, je veux avoir un métier. »

Pour se retenir de tousser, elle enfonce un mouchoir dans sa bouche. Lorsqu'elle le retire, elle s'aperçoit qu'il est taché de sang.

« Je suis malade. Je n'arriverai à rien. Jamais. »

\*

— On t'a apporté du coco. T'en veux ?

C'est Laurent qui revient avec Jean-Pierre. Ils sont allés jusqu'à la place Bellecour chercher pour Claudine sa boisson préférée. Laurent a passé plus d'une heure à rapporter le verre en gardant sa main dessus pour ne pas le renverser.

— Tu es gentil, dit Claudine. Mais j'ai pas soif, même pour du coco.

Laurent partage avec son petit frère la boisson parfumée au réglisse.

— Tu dois être bien malade pour ne pas vouloir de coco. Tu veux jouer ?

— Non, je n'ai envie de rien.

Et les deux garçons redescendent dans la rue.

Oui, Claudine est malade. Elle reste étendue immobile sur son matelas, parfois secouée d'une toux sèche. Sa mère a fait promettre à M. Boichon de ne pas la faire travailler. Il connaît sa fille, même s'il ne lui fait jamais de compliments. Claudine est courageuse. Trois jours sans se lever, sans tisser, quelque chose ne va plus.

\*

Le médecin est venu. M. Boichon a fini par l'appeler, malgré la dépense.

— Il lui faut du grand air, dit le médecin. Elle a assez respiré de bourre de soie. Si c'était ma fille, je ne la ferais pas travailler pendant plusieurs mois.

— C'est moi qui commande, ici, répond M. Boichon. La pièce de soie bleue doit être rendue dans moins de trois semaines. Montessuy n'attend pas des mois, lui.

— Je la finirai, dit Mme Boichon. Je demanderai un congé à l'usine.

— Pour qu'on te mette à la porte et que tu te retrouves sans travail ?

— Tâchez de la faire manger un peu, au moins, reprend le médecin. Et soignez-la, si vous voulez la garder en vie. Est-ce que vous connaissez quelqu'un à la campagne ? Ça lui ferait du bien de partir. Et ne vous inquiétez pas. Vous me paierez quand vous pourrez.

— Et ma pièce ?

— Votre pièce de soie peut attendre. Le fabricant aussi. Pas votre fille.

Le médecin parti, M. et Mme Boichon s'assoient l'un en face de l'autre, dans la cuisine. Pour la première fois, M. Boichon paraît vraiment inquiet :

— Tu as entendu ce qu'il a dit ? Il faut la soigner pour la garder en vie.

— Pour quelle vie ? dit Mme Boichon. Travailler ? Travailler pour un franc dix par jour comme moi ?

De son matelas, Claudine proteste d'une petite voix lasse mais ferme :

— Pour ma vie.

— Si on l'envoyait chez Yvette ? propose Mme Boichon. Là-bas, elle se reposera.

— Pour combien de temps ? Tu sais comment ça se passe. On arrête un métier. On en arrête un autre et on finit par disparaître.

Il hésite et finit par dire :

— Qu'elle se revigore<sup>1</sup>, cette niguedouille. Plus vite elle en aura fini avec cette maladie, plus vite on la remettra au travail.

1. Se revigorer : se guérir.

